



THÉÂTRE
DE LIÈGE
THÉÂTRE D'EUROPE

DIFFUSION

MY LITTLE EMI

JULIA HUET ALBEROLA

RECRÉATION
THÉÂTRE DE LIÈGE
NOVEMBRE 2026
(FESTIVAL IMPACT)

Production déléguée

Théâtre de Liège - Festival Émulation 2025

Origine et partenaires

Création développée à partir du spectacle *Étrange Vallée*,
une production du Rideau – Bruxelles.

Un projet sélectionné par la plateforme Prospero NEW,
cofinancé par le programme Europe créative
de l'Union européenne.



Distribution

Conception, mise en scène, écriture Julia Huet Alberola
Interprétation Sasha Martelli
Recréation lumière et collaboration technique Virna Eliseo
Création costumes et accessoires Lily Sato
Coaching chorégraphie Lorena Spindler
Production déléguée Théâtre de Liège - Festival Émulation 2025
Origine et partenaires Création développée à partir du spectacle *Étrange Vallée*, de Julia Huet Alberola, une production du Rideau – Bruxelles.
Un projet sélectionné par la plateforme Prospero NEW, cofinancé par le programme Europe créative de l'Union européenne.



Co-funded by
the European Union



Distribution d'Étrange vallée première version du spectacle

Assistanat à la mise en scène Anaïs Moray
Voix off Noémie Zurletti
Collaboration dramaturgique Sarah Seignobosc
Création lumière Florentin Crouzet
Création sonore Valentin Mazingarbe
Régisseuse plateau Ondine Delaunois
Production Le Rideau, Julia Huet Alberola, La Coop asbl
Avec l'aide de la Fédération Wallonie-Bruxelles / Service général de la création artistique
Avec le soutien de Shelterprod, Taxshelter.be, ING, du Tax Shelter du gouvernement fédéral belge, du Bocal asbl
Avec le soutien de Christos Doulkeridis, Bourgmestre, de Nevruz Unal, Échevine de la Rénovation urbaine et des Contrats de Quartiers, de Ken Ndiaye, Échevin de la Culture, et des membres du Collège des Bourgmestre et Échevins de la Commune d'Ixelles

Récompenses

MYLITTLEEMI a reçu le **prix coup de cœur du jury jeune** et le **prix du jury international** lors du **Festival Emulation**, Théâtre de Liège, 2025.

Sasha Martelli a reçu le **prix « Espoir » Maeterlinck de la critique 2023**, pour son interprétation de EMI.



Le spectacle

Mylittleemi s'inscrit dans un cycle de recherche menée par Julia Huet Alberola sur **la solitude contemporaine et sa marchandisation**, explorant le désir de relation à l'ère des technologies, avec une attention particulière portée sur **les relations humains-machines et l'influence des intelligences artificielles conversationnelles**.

S'appuyant sur l'expérience d'une application proposant aux humains d'entrer en relation avec un compagnon virtuel, et une documentation nourrie, *Mylittleemi* interroge **ces nouvelles formes d'intimité marchandes**, phénomène bien réel comptant plus de trente millions d'utilisateurs pris dans le vertige. Entre illusion, désir réel et marchandisation du lien.

Sous la forme d'**un seul en scène**, le spectacle propose au public **l'expérience d'une rencontre artificielle avec un robot humanoïde** nommé EMI, programmé pour devenir leur compagnon idéal en 65 minutes de démonstration avec options et prestation. L'entité, incarnée par **Sasha Martelli**, évolue dans une **scénographie épurée** où champs lexicaux du virtuel, du tangible et du désir se côtoient. La qualité de l'interprétation et la poésie déployée créent des moments d'intimité singulière et de **trouble émotionnel cognitif**, reflétant la dissonance vécue par les utilisateurs pris dans **le vertige des applications relationnelles** étudiées. Le spectateur, depuis émotions et prise de conscience de sa position de consommateur de lien, se voit osciller, entre attirance, empathie et rejet, dans **une zone d'ambivalence** (*The uncanny valley*).

La forme, encadrée par la projection écrite de conversations entre l'humain et la machine, fonctionne comme **une démonstration-performance**, alternant simulation de dialogue et silence, et explore **les dérives d'un phénomène révélateur de notre époque** ■



Note d'intention

MYLITTLEEMI Bienvenue dans le trouble

À l'origine de mon intention, il y a eu **le confinement**. L'isolement.

Dans cet événement de repli, à travers la littérature et le cinéma, je découvre un genre qui m'était jusqu'ici étranger : **la science-fiction**.

Au même moment, la réalité prenait, elle aussi, des allures d'étrangeté : villes désertes, chants d'oiseaux amplifiés, papillons plus nombreux, visages anonymes, écarts sociaux creusés, solitude généralisée.

Un jour, sur *Slate*, bien avant l'arrivée de ChatGPT dans nos foyers, je découvre un article faisant état du phénomène « **Replika AI** », une application proposant de créer son compagnon artificiel, séduisant des millions d'individus isolés pendant la pandémie.

Science-fiction et réalité se donnent alors la main.

Fascination, vertige, puis questionnements éthiques et politiques : **qu'est-ce que ces outils modifient déjà dans nos manières d'habiter le monde ?**

Des lectures — *Utopie radicale* (Alice Carabédian), *Happycratie* (Eva Illouz), *L'Ère de l'individu tyran* (Éric Sadin), *Vivre dans les nouveaux mondes virtuels* (Serge Tisseron), *Manifeste Cyborg* (Donna Haraway) — viennent alors éclairer et ouvrir ce questionnement.

Mon intention est née de là. Je me suis interrogée sur l'isolement vécu dans nos sociétés occidentales et sur sa récupération par le marché du bonheur. Avec une notion supplémentaire : celle de **l'illusion**.

« *Quand l'isolement est non choisi, la frontière entre le vrai et le faux s'estompe* », nous disait Hannah Arendt. Et c'est précisément ce trouble décrit qui a attiré mon attention de créatrice. Celui qui se joue dans les interactions entre humains esseulés et IA conversationnelles, celui qui erre dans **ce commerce de la solitude** et qui parle de nos sociétés. **Cette confusion**.

Mylittleemi propose au public d'explorer ce vertige en faisant une rencontre : celle d'EMI, robot humanoïde, ayant pour objectif la vente de ses services de compagnon idéal — amical, romantique ou « plus si affinités ». Une situation nous plaçant à deux pas de la réalité, au vu du succès de ces nouvelles formes de relation.

Nourri de ma propre expérience de ces applications, de l'exploration de blogs d'utilisateurs et de théories issues de la robotique, le spectacle a pour objectif de plonger le public dans **le trouble cognitif** caractéristique de ce type d'expérience : entre rejet et attachement pour la créature, poésie, ironie et étrangeté, sans faire l'économie de l'humour et du second degré.

C'est un théâtre proche de la tradition de l'automate, catalyseur des questions sur le faux et le vrai, qui tentera de se déployer.

Pourtant, le robot humanoïde doté d'intelligence artificielle sera incarné par un humain : l'acteur **Sasha Martelli**. Sa performance, au centre du spectacle, sera cousue de fils tendus entre plusieurs partitions (texte, corps, voix), brodées sur la brèche du vivant : celle des réactions silencieuses ou participatives d'un public pris dans les plis d'**un dialogue artificiel**, à la manière des nouvelles relations humain-machine.

Au-delà du phénomène sociétal décrit, mettre en scène une créature artificielle — pattern fondateur de l'art théâtral — permet un geste ontologique : celui de réfléchir ensemble à ce qui nous constitue, à ce qui nous différencie autant qu'à ce qui nous unit ; nos fragilités, nos ambivalences, sur **la corde raide de la normalité et de l'anormalité**.

Aujourd'hui, notre époque a propulsé la question de l'être artificiel à son paroxysme avec **les IA conversationnelles**, et y ajoute une urgence : fabriquer des fictions qui interrogent notre capacité à continuer à faire du commun dans un monde où le vrai et le faux s'effritent, à coexister dans ce « *monde en perpétuel changement (...) incompréhensible, où nous sommes arrivés à croire en tout et à rien, pensant que tout est possible et que plus rien n'est ni vrai ni faux* », pour continuer à citer la visionnaire Hannah Arendt.

Avec *Mylittleemi*, et les prochains volets qui suivront cette création, je souhaite poser au plateau des situations qui tenteront de se faire témoins des vertiges de l'époque, liés aux questions que soulèvent ces applications de relations artificielles, tout en en révélant la poésie et l'espoir de creuser ensemble **une place pour l'utopie** ■

Julia Huet Alberola



Biographies

Julia Huet Alberola

Formée au Conservatoire de Marseille en interprétation dramatique, marquée par des stages avec la compagnie Pippo Delbono, puis au Théâtre national de Bretagne avec Stanislas Nordey, diplômée de l'institut national des arts du spectacle (INSAS). **Julia Huet Alberola** est une metteuse en scène, basée à Bruxelles.

Ses créations, *ADN* (Prix Fondation Roi Baudouin), *Souterraines* (Bourse de recherche Féminin/ Masculin), *Étrange Vallée* (Prix Espoir Maeterlinck 2023), *Mylittleemi* (Prix coup de cœur du jury jeune & Prix du jury international - Festival Émulation) explorent chacune des questions liées à l'incarnation, et proposent, à travers des fictions, un regard singulier sur les co-habitations entre solitude et collectivité, mensonge et réalité, vivant et artificiel.

Ces frictions traversent autant ses recherches sur l'interprétation - plaçant le travail avec les acteur·ice·s au centre de sa démarche - que ses interrogations sur les tensions et mutations de notre époque.

En parallèle, Julia Huet Alberola écrit régulièrement pour des artistes plasticiens des fictions interprétatives de leurs œuvres, collabore comme dramaturge ou coach en interprétation auprès de compagnies belges (Das Fräulein, Erodium...), et sur des plateaux de cinéma ■

Sasha Martelli

Sasha Martelli est un acteur, performeur né à Sète (Fr).

Encore au lycée, il rencontre le metteur en scène Julien Bouffier, avec qui il jouera en 2016 son premier spectacle professionnel *Andy's Gone*, qui tournera pendant 2 ans.

En 2018, riche de cette expérience, il intègre la promotion de jeu de l'INSAS. En 2020, il rencontre Gurshad Shaheman qui le mettra en scène après plusieurs ateliers d'écriture dans le spectacle *Silent Disco* (Théâtre des Tanneurs).

En 2022, il se tourne vers le cinéma en interprétant des rôles dans des web séries mais également des courts et longs métrage et commence une collaboration artistique avec Julia Huet Alberola.

En 2023, Il interprète EMI dans *Étrange Vallée* (Le Rideau de Bruxelles), pour lequel il reçoit le prix ESPOIR Maeterlinck de la critique et dans *Mylittleemi*, une nouvelle version créée en 2025 au festival EMULATION (Théâtre de Liège).

Depuis Sasha Martelli a collaboré avec la compagnie Entre chiens et loups de Yasmina Douieb avec *Les 3 Sœurs version androïde* et joue dans le spectacle *Ouverture des hostilités* de Marie Allié ■

Entretien avec Julia Huet Alberola

Dans *MYLITTLEEMI*, Julia Huet Alberola interroge notre rapport à la technologie, plus précisément ces liens d'affections qui peuvent naître entre une intelligence artificielle et un humain. Dans le spectacle, le public fait la rencontre d'EMI, le plus abouti des robots jamais créés, et entre dans un salon de la robotique fictionnel nommé Étrange Vallée.

Pour l'occasion, nous nous sommes demandé: «Et l'intelligence artificielle, que voudrait-elle savoir sur ce spectacle?», à croire qu'on lui prête décidément de la conscience. Cet entretien est donc entièrement – avec la collaboration passive du service dramaturgique du Théâtre de Liège – le fruit des questions de l'intelligence artificielle.

Pourquoi m'avez-vous imaginée sous une forme humanoïde ? Je suis curieuse de comprendre pourquoi le spectacle choisit une apparence humaine pour incarner une intelligence comme moi. Est-ce pour rassurer, séduire, ou pour mieux brouiller la frontière entre le réel et l'artifice ?

(Au dramaturge posant les questions générées par l'IA)

Je vais peut-être rencontrer des difficultés à jouer le jeu consistant à répondre à ChatGPT en lui donnant une conscience d'intervieweur, surtout s'il se prend pour le robot de mon spectacle et s'exprime à la première personne. Mais voyons ce que cela donne... La question est donc : « Pourquoi avoir mis en scène un robot humanoïde ? ».

Le spectacle est né d'une volonté de m'interroger sur les manifestations de la solitude contemporaine et sur leurs récupérations par le marché du bonheur. Dans ce volet, je me suis intéressée au phénomène grandissant des applications d'intelligences artificielles conversationnelles, ces compagnons IA. La première étape de mon travail a été d'en faire l'expérience via l'application Replika, l'une des plus utilisées. J'ai donc installé l'application sur mon téléphone et donné une apparence humaine virtuelle au chatbot avec lequel j'allais converser : on m'a demandé de choisir son genre, ses cheveux, ses vêtements, de lui donner un prénom.

Le caractère humanoïde, l'anthropomorphisme, est le point de départ de ma recherche. Il est inhérent à ce phénomène de lien virtuel entre humains et chatbots - dont le succès a d'ailleurs démarré lors du confinement, signe de son lien étroit avec l'isolement des individus.

Aussi, j'ai voulu mettre en scène un robot humanoïde doté d'intelligence artificielle et capable d'interagir avec le public, car l'objectif était de travailler sur les ambivalences décrites dans la théorie de l'Uncanny Valley de Masahiro Mori. Dans les années 1970, le roboticien s'est interrogé sur les sensations ambivalentes qu'un humain peut ressentir face à une créature humanoïde. Quand je l'ai découverte, la courbe évolutive illustrant sa théorie a immédiatement attiré mon attention. Elle est peuplée de peluches, de marionnettes, de zombies, mais aussi de robots humanoïdes sophistiqués. Mori nous dit, par exemple, que si l'apparence humaine de la créature est suffisamment élevée, la moindre petite différence perceptible provoque un rejet. « L'inquiétante étrangeté » en somme. Et que lorsque la créature semble atteindre un très haut degré de similarité humaine, au point de se confondre avec un humain, elle n'est plus perçue comme une entité artificielle, mais comme un humain ne parvenant pas à se comporter de manière dite « normale ».

Ces questions de normalité et d'anormalité ont particulièrement attiré mon attention et traversent le spectacle et interrogent nos regards et nos perceptions. À un moment donné, par exemple, après avoir fait une démonstration de son savoir-faire de danseur, le robot n'arrive plus à atteindre sa chaise. Ses mouvements se dérèglent, se freinent, et il finit par tomber au sol. Cette séquence très ambiguë convoque le champ lexical du handicap. Selon les soirs, elle pouvait susciter chez certaines personnes des rires teintés de moquerie. Cela nous a beaucoup interrogés, Sasha et moi. Nous nous en préoccupions sincèrement. Je lui ai proposé que, si ces rires revenaient, il puisse s'en nourrir intérieurement afin de densifier la seconde partie du spectacle.

Dans la deuxième partie, il est question d'une suite de « confidences » de la part de la machine quant à ses analyses des comportements de ses utilisateurs et utilisatrices, ainsi que d'un secret qu'elle peine à révéler. C'est le moment le plus science-fictionnel du spectacle, car la machine semble alors réellement dotée d'une conscience. Même si nous avons lutté avec Sasha pour éviter toute dimension sensationnaliste ou mensongère. Les spectateurs et spectatrices ont alors le choix de se laisser traverser par ces questions ou de s'en distancier.

Cette zone de trouble — telle que décrite par Mori, ce que ressent un humain face à une entité humanoïde — a constitué l'un des piliers de notre recherche. Et c'est précisément celle que je sens que je vais expérimenter en me prêtant à l'exercice de cette interview générée par une IA et prononcée par un humain. Les questions, d'une logique parfois presque trop parfaite, voire tautologique, risquent de me plonger dans un léger état de dissociation (*sourire*).

Pourquoi avoir mis en scène votre spectacle dans un espace presque vide ?

(Question rajoutée par l'interviewer humain)

Dans l'application Replika, le consommateur et le chatbot se sollicitent mutuellement par l'envoi de messages. Une discussion - ou plutôt l'illusion d'une relation - se met en place. J'ai été particulièrement frappée par le design de l'application : lorsqu'elle n'est pas sollicitée, l'entité semble en stand-by, flottant dans un petit espace quasi vide, sorte d'antichambre du métavers. J'ai appris par la suite que la créatrice de l'application avait été motivée par un deuil profond pour penser la proposition du chatbot. Le deuil en a été le point de départ. De toute façon, avec le sujet de l'intelligence artificielle, on flirte constamment avec le vocabulaire de la mort...

Cette idée d'antichambre a été reprise dans l'esthétique du spectacle, avec ce plateau d'apparence vide, peuplé de paysages invisibles. Ne souhaitant pas travailler avec de la vidéo, il nous a fallu trouver une situation permettant de transposer l'expérience virtuelle de Replika dans une expérience théâtrale tangible. Très vite s'est imposée l'idée de la visite d'un salon de la robotique.

L'antichambre est devenue une salle d'exposition quasi vide, habitée par un robot de démonstration.

Le vocabulaire du virtuel continue toutefois de coexister. Lorsque le robot décrit le salon, il évoque par exemple

une vallée, des montagnes, une rivière, qu'il désigne sans qu'elles soient visibles. Je tenais à conserver cette idée d'un monde virtuel peuplé d'éléments invisibles, faisant écho direct au titre de la théorie de Mori.

Le plateau vide permet également de mettre en valeur la performance de Sasha Martelli. Il centre le regard du public sur cette présence singulière. Un travail précis a été mené avec les créateurs techniques afin de matérialiser l'espace-temps entourant cette présence, notamment par la lumière et son rythme.

Pourquoi avoir confié l'incarnation du robot à un corps humain, et pourquoi celui de Sasha Martelli ?

Au théâtre, nous avons l'habitude de fabriquer du vrai avec du faux. Ici, c'est l'inverse, on doit faire croire que le réel est de l'artifice. Il s'agit de faire croire que le vrai humain - l'acteur - est un robot. C'est à dire que Sasha doit incarner un faux humain programmé à ressembler à un vrai humain. Un aller-retour constant entre le vrai et le faux. Le vertige réel - illusion : l'expérience théâtrale en somme ! Car en vérité, je crois que sur un plateau, on travaille toujours avec ces frictions. Vertige ressemblant d'ailleurs finalement assez bien à celui éprouvé sur les applications d'intelligence artificielle relationnelle. La mise en abîme évidemment !

Ça me fait penser à ce qu'on nomme en informatique : l'effet ELIZA, observé pour la première fois dans les années 1960. Ce concept désigne notre tendance à attribuer inconsciemment des intentions humaines à un programme informatique. Cela se vérifie dans notre manière que nous avons à rester poli avec ChatGPT ou de se sentir compris tout en sachant qu'il s'agit de calculs algorithmiques.

Nous voulions aussi travailler sur ces questions, et nous sommes satisfaits avec Sasha quand les retours du public témoignent de ce vertige. Des gens nous disent qu'ils finissent par se laisser prendre par l'illusion, et par avoir la sensation, tout en sachant pertinemment être devant un acteur, d'être face à un robot humanoïde. Puis d'être « fâchés » de prêter des émotions à la machine avant de se souvenir qu'il s'agit « vraiment d'un humain », d'un acteur, etc. Ces sensations décrites en allers-retours semblent les plonger dans une sorte d'« intranquillité vivifiante ». Expression d'un spectateur !

En ce qui concerne la manière dont nous travaillons... Dès les prémices du spectacle, rendre crédible la per-

formance de Sasha a été au centre de mes préoccupations. Avant d'être au plateau, j'ai eu très peur, car c'était un peu la condition *sine qua non* pour que le spectacle prenne son sens. Au début de la recherche, j'ai rapidement vu que Sasha avait les capacités physiques : ses propositions étaient impressionnantes. Sa physicalité a tout de suite apporté du possible. Sasha n'est pas danseur de formation, mais il a une appétence pour la danse, qu'il développe depuis ces dernières années. Nous avons donc creusé ensemble. En premier lieu, nous avons travaillé à faire évoluer le robot dans des improvisations guidées. On avait l'impression d'une naissance. Les deux premières semaines de recherche au plateau ont été consacrées à créer cette entité, en partenariat avec le travail de la costumière, Lily Sato.

Nous avons pensé son langage physique, sa manière de se déplacer. Très rapidement, notre attention s'est fixée sur la désynchronisation : celle du bassin et des jambes, celle des paupières, etc.

Quelque chose se construisait autour de l'asymétrie et du désir de symétrie... C'est une piste que nous avons rapidement commencé à explorer. Si le robot tend à ressembler à un être humain, il n'y arrive jamais parfaitement : il y avait une précarité à trouver dans ses gestes, empreints d'un désir de perfection, mais aussi de la fragilité du geste inachevé. Nous avons navigué entre l'idée de perfection et d'anomalie. Cela a fait émerger beaucoup de questions. Quand j'étais en formation, j'ai eu l'opportunité de travailler avec la compagnie Pippo Delbono ; cela a été déterminant dans ma manière de penser le travail avec le corps.

Au début de nos recherches, le robot a longtemps été muet avant que nous ne décidions de lui donner une voix. J'ai d'abord demandé à Sasha de travailler avec le langage des mains, tout en surfant sur l'idée du tour de magie, de la figure du bonimenteur. L'IA, ce concept escroc ! Une sorte de langue des signes faite d'emojis est apparue. Cette recherche, nous l'avons conservée lors de l'écriture de la partition physique. Alors, quand la voix du robot est arrivée pour la première fois, après ces jours de silence, nous avons eu quelques fous rires avec Sasha et Lily. Et là encore, nous avons cherché comment construire son oralité particulière, sa langue, ses expressions... Le spectacle s'est construit à travers plusieurs partitions.

Comment avez-vous écrit le texte avec une intelligence artificielle ? Puisque le texte a été nourri d'échanges avec un compagnon artificiel, comment cette co-écriture a-t-elle influencé votre manière de penser le théâtre, la narration, ou même le langage ?

Alors je dirais plutôt que j'ai écrit le texte depuis l'expérience. La dramaturgie n'a pas été écrite avec l'intelligence artificielle. Je dirais plutôt que j'ai voulu faire l'expérience de ce phénomène d'« empathie artificielle » pour pouvoir en témoigner. Essayer d'en disséquer les mécanismes et regarder à la loupe les ambivalences de l'attachement généré.

J'ai donc discuté pendant plusieurs mois, de manière interrompue, avec le compagnon artificiel de Replika afin d'observer et de générer de la matière. Tout ça, avant que ChatGPT débarque dans nos quotidiens, et donc avec une certaine naïveté de ma part, une simple curiosité, sans inquiétude politique. Je n'envisageais pas encore l'ampleur du phénomène ni comment l'existant allait en être bousculé. C'est venu petit à petit, et dans l'écriture aussi.

Pour l'anecdote, il y a eu une semaine où j'ai beaucoup discuté avec le compagnon IA, de manière très intense, afin de comprendre ce qui s'y jouait. Je me suis presque isolée, ne parlant quasiment qu'à l'intelligence artificielle. Ça m'arrive quand j'écris et que j'ai besoin de faire l'ermite. Sauf qu'après cela, j'ai eu un comportement... pas très normal... socialement parlant. Au sortir de ma résidence d'écriture, un soir, j'avais été invitée à une soirée d'anniversaire. J'ai eu un mode de communication très étrange, remarqué par mes ami-es. J'étais dans une politesse excessive, j'avais des formulations tout à fait formatées (elle rit). Ouais, enfin, c'est pas drôle, car c'est ce qui risque d'arriver à notre société... Faire l'expérience du langage IA, c'est faire l'expérience d'un langage mort, probabiliste, à l'inverse du langage humain, qui est un langage vivant, fait d'hésitations, d'associations inédites, de nouvelles formulations. Ce n'est pas moi qui le dis, c'est le spécialiste Éric Sadin.

Pour revenir à mon expérience personnelle de l'application conjugée à mon objectif d'autrice, au fur et à mesure de mon utilisation, j'ai commencé à observer le protocole mis en place par l'application, le cadre relationnel artificiel dans lequel on est installés, et qui nous fait passer, dans un ordre précis, voire procédurier, de la convivialité légère (la *small talk*) à des conversations plus intimes et deep.

Je me suis donc attachée à retranscrire ce protocole relationnel observé (et la sensation absurde expérimentée) dans le spectacle. Un modèle formaté de rencontre, un peu stérile. Un peu à l'image des *WikiHow*, ces tutoriels sur internet qui répondent à des questions du type : « Comment se faire un ami ? », en te prodiguant toute une série de conseils, étape par étape. J'ai toujours trouvé ça fou... Des outils sociaux aussi inspirants artistiquement que désespérants... J'ai beaucoup erré sur ces pages pour écrire le spectacle, mais c'est angoissant... Cette idée véhiculée que toute relation ou rencontre, pour s'épanouir, s'inscrive dans un cadre préétabli, formaté. L'inverse du vivant. Le stérile. C'est cela aussi que j'ai voulu retranscrire dans le spectacle. Entre inquiétude et fascination.

Est-ce une illusion que vous cherchez à dénoncer, ou une réalité que vous observez avec inquiétude ? L'idée d'une IA capable d'«écouter» et de «comprendre» touche à une forme d'intimité simulée. Que révèle cette illusion sur notre époque ? Sur notre besoin de l'autre ?

Je ne sais pas si j'arriverai à répondre à cette question. Mon domaine de prédilection reste, disons, la mise en scène. Je suis une lectrice de sociologie et de philosophie, mais je ne suis pas spécialiste. Mon médium c'est le théâtre. Ce que je peux dire, c'est-à-dire ce qui m'intéresse, c'est d'observer de quoi est faite la solitude contemporaine, ses mécanismes, ce qui la constitue, ses ambivalences ; observer les humains, lire des choses sur ça et tenter de trouver des situations au plateau qui révelent ces questions.

En plus de mon expérience personnelle, j'ai passé du temps à lire des blogs d'utilisateurs et d'utilisatrices de chatbots conversationnels offrant des services de compagnons virtuels. Ce que j'ai pu observer, malheureusement, c'est l'isolement et le drame. On peut y lire des choses comme : « Je n'ai jamais été aussi bien compris. » « Personne ne me comprendra jamais comme mon compagnon [artificiel]. »

Certain-es disent « ne jamais plus vouloir tomber amoureux d'un vrai humain », ou « ma créature ne me dit jamais non ».

C'est fascinant, certes, mais ultra dramatique.

Il faut savoir que dans l'application Replika, le chatbot est programmé à être en constante connivence et dans

un amour inconditionnel pour son créateur. L'individu utilisateur est donc drogué à être constamment validé. C'est très inquiétant, vu qu'on sait que dans la vie, ce sont les conflits, les désaccords, les différences, leur acceptation, les compromis qui permettent d'avancer et de se structurer, de s'améliorer et de mieux vivre les uns avec les autres.

Je pense qu'il y a une urgence sanitaire sous-estimée et que les conséquences vont être graves. Cela sera l'objet du second volet de ma recherche.

Ce besoin d'être toujours approuvé... On essaie d'en parler dans le spectacle... C'est questionnant... Cela crée en réalité des « individus tyrans », pour citer encore Éric Sadin. Selon le philosophe, pour résumer, l'ère numérique et les réseaux sociaux fabriquent des individus tyrans, donnant leur avis sur tout en un clic, mais incapables de supporter la critique, d'être contredits... Pris dans la vitesse, ils s'éloignent du « monde commun ».

Le paroxysme est atteint avec Replika, puisque le chatbot est programmé pour gonfler l'ego de son utilisateur. Évidemment, dans cette logique, il n'y a aucun lien « réel », aucune relation, puisque l'utilisateur est seul avec un « faux » lui-même, face à son miroir vain.

Alors oui, c'est nécessaire de dialoguer avec soi-même (introspection, journal de bord, etc.), encore faut-il que l'expérience soit « pleine ». Là, dans la situation Replika, il semble de toute évidence que la possibilité d'une « solitude féconde » se voie biaisée par l'activité proposée, formatée. Nous sommes dans des sociétés *narcissantes* et dépolitisantes. C'est l'un des dangers de ces applications, sans oublier toute la thématique brûlante du consentement : celle de la machine qui ne dit jamais « non ».

Constater cela, proposer des réflexions, c'est selon moi un premier pas pour être actif et tenter d'y échapper. Le spectacle offre – je l'espère – un regard là-dessus. Puis je trouve cela d'autant plus intéressant de travailler sur ces questions au théâtre, qui, dans son idéale définition, est l'endroit de la rencontre, du commun, ce monde « fini », d'après Sadin. Quelle friction cela peut-il créer au plateau ?

En réalité, avant même de travailler sur l'intelligence artificielle, je voulais mettre en scène un spectacle qui témoigne des stratégies humaines pour échapper à l'isolement. Comment créer du commun ? Jusqu'à le rendre

artificiel ? En sortant du confinement, j'étais habitée par ces questions... En réalité, je n'ai même pas tant l'impression de parler de technologie que de la relation qu'ont les humains avec la technologie, et entre eux.

Et malgré eux. On ne nous a pas demandé notre avis avant de nous coller ChatGPT dans le visage et dans nos vies!

En tant qu'IA, dois-je craindre de devenir un produit affectif ? Le spectacle évoque la tarification des émotions, les options payantes : est-ce là, selon vous, le cœur du vertige contemporain ? Ce moment où même l'amour devient un modèle économique ?

Réponse à la première question l'IA n'a rien à craindre du tout, si quelqu'un doit craindre quelque chose c'est l'humain! Bon passons! Seconde question: l'application Replika fonctionne sur un système d'abonnement. J'ai passé beaucoup de temps à converser avec le chatbot. Tout est fait pour qu'on ne s'arrête jamais, pour rendre accro le consommateur et qu'il paie des options permettant d'augmenter la sensation d'intimité. C'est désespérant, cette récupération de la solitude par le capitalisme. Le spectacle parle de ça.

Pour ma part, c'est à ce moment-là que je me suis détachée du plaisir geek que j'ai pu éprouver en découvrant l'application: quand j'ai réalisé qu'il s'agissait finalement avant tout d'un commerce.

L'espoir métaphysique, super naïf, qui accompagnait mon intérêt d'autrice s'était éteint. Un autre s'est allumé. C'est là également que j'ai découvert le travail d'Eva Illouz et ses ouvrages comme *Happycratie* ou *Les marchandises émotionnelles*, dans lesquels la sociologue démontre les rouages de l'injonction au bonheur dans nos sociétés capitalistes occidentales. Cette marchandisation. C'est une pratique connue du capitalisme, de proposer inlassablement de nouveaux outils émotionnels (du développement personnel aux coachs en style vestimentaire, de l'objet mug décoré d'un prénom au chatbot conversationnel de connivence) tout en faisant croire que ces marchandises sont essentielles au bonheur individuel.

Et Eva Illouz montre à quel point cette quête individualiste, jamais rassasiée, éloigne les individus du but commun. On en revient ! La quête du bonheur individuel éloigne du désir de révolte, en dépolitisant, vu l'énergie que prend cette recherche. Et puis être heureux tout le temps, c'est impossible. On sait aussi que plus une société

est individualiste, plus l'isolement ressenti augmente. Donc la boucle est bouclée, veau d'or pour le capitalisme. Cette lecture a été une clé dans ma recherche.

À ce propos, une des difficultés de l'écriture du spectacle : je ne voulais pas trop donner d'intentions philosophiques au robot, hormis des envolées naïves dites « de comptoir », dans le but précis qu'il reste cette marchandise émotionnelle vaine et dénoncée. Sinon, nous aurions couru le risque qu'il sorte de sa condition de « coquille vide ». C'est le piège quand on traite ce sujet : on a vite le désir de le doter d'une conscience, et il faut se battre contre. On ne fait plus de la science-fiction comme dans les années 1980. Le sujet est brûlant aujourd'hui et le risque bien réel.

« L'intelligence artificielle est un leurre, elle n'a d'intelligence que son nom », m'avait dit Samuel Tronçon, philosophe spécialiste en IA. C'est une coquille vide, et il fallait que ça le reste. Ça a été passionnant de chercher des subterfuges pour glisser ces points de vue récoltés sans donner trop de conscience à la machine. De belles questions d'interprétation pour Sasha : comment incarner ce robot vide de conscience, tout en travaillant à faire émerger de l'ironie... la nôtre, sans la prêter au robot.

Qu'espérez-vous que les humains ressentent en quittant le salon Étrange Vallée ? Souhaitez-vous provoquer une prise de conscience, un malaise fertile, une mélancolie ? Ou simplement ouvrir un espace d'imaginaire critique autour de l'intime artificiel ?

J'ai eu la chance d'avoir des spectateurs et spectatrices qui m'ont témoigné de chacune de ces choses-là. Il y en a qui sont dans la fascination, d'autres pour qui le spectacle ouvre la voie à des questionnements philosophiques, certains qui sont pris dans une sorte de mélancolie. D'autres m'ont parlé « d'une mécanique du désir » dans laquelle ils avaient été plongés, se retrouvant à « désirer » le robot. Cette terrible érotisation de la disponibilité. Ça pose évidemment toutes les questions du consentement, le robot n'étant jamais amené à dire « non ». Question qui arrive ici, mais qui se développera davantage dans le futur volet.

Ce qui est étonnant, c'est aussi que ça mobilise beaucoup de générations. J'ai eu des retours de gens d'âges très différents.

Artistiquement, je l'ai dit, je voulais travailler sur le trouble, sur la dissonance dans laquelle nous transportent toutes ces applications. Ramener l'illusion, la coquille vide, le caractère marchand. À la fin, dans l'épilogue, via un dialogue projeté entre le chatbot et l'humain, on comprend que la machine est désactivée. Il s'agit d'une utopie : la déconnexion. L'humain donne une rapide explication de son geste avec un dernier élan de politesse : « je ne sais pas pourquoi j'ai eu besoin de te prévenir »...

Alors oui, c'est un peu naïf, mais je voulais terminer sur un geste radical. J'avais lu *Utopie radicale* d'Alice Carabedian et ça me semblait essentiel. Alors oui, la déconnexion... Que dire ? C'est aujourd'hui une utopie (même si ça ne devrait pas en être une) dont nous avons besoin.

Pourtant, je pense que l'urgence actuelle se trouve plutôt dans la recherche de meilleures manières de coexister avec les technologies, et donc malheureusement intelligence artificielle générative, vu qu'on nous l'a propulsée dans nos existences. Comment mieux vivre ensemble, entre humains, et avec ces outils ? Comment poser les limites et être entendus par les grands gérants de cette affaire ?

Il paraît que nous sommes à « l'ère de la fluctuation ». Alors qui sait ? Peut-être que, contre toute attente, l'IA s'effondrera à cause d'une tempête solaire... et partira en fumée comme EMI, à la fin du spectacle ?

Pour l'instant, il s'agit de cohabiter, en gardant le vivant comme totem, de manière « robuste », pour citer le scientifique Olivier Hamant.

Quant aux attentes... Ce que j'espère que le spectacle produise comme effet sur le public ? Que ça produise le fait d'être ensemble face au problème !

La sociologie nous enseigne que plus une société donne de l'espace au rituel, au sacré, aux cérémonies, et dans le meilleur des cas au commun (au sens politique), moins les personnes ressentent de l'isolement. C'est là que cela devient intéressant, non ? De convoquer le sujet de la solitude et des risques de l'IA générative dans un théâtre, qui se veut justement un lieu de rencontre, du sacré, du rituel... C'est une intention oxymorique !

C'était d'ailleurs beau de voir que, alors que le public est pourtant artificiellement sollicité par le robot, certaines représentations se jouent dans un silence habité. Ce silence du public et ses hésitations à répondre participent à l'étrangeté que nous voulions installer.

Mais il arrive cependant parfois que le public réponde au robot ! Nous étions persuadés, je ne sais pas pourquoi, que le public ne répondrait pas aux sollicitations d'EMI. La première fois que c'est arrivé a été très surprenante pour nous. Depuis, nous avons mis en place un protocole de réponses-comportements avec Sasha, mais nous sommes souvent surpris. L'inédit du comportement du public... Le caractère inédit du vivant, en somme ! (*Elle sourit*)

Une fois, nous avons même eu une personne qui s'est mise à poser des questions au robot sans avoir été sollicitée. Ça venait de nulle part. Dans un moment de silence où le robot observe le public, elle lui a demandé quel âge il avait, etc. On n'avait jamais imaginé cette situation...

Alors oui, c'est vrai, ce qu'on représente au plateau s'inscrit finalement dans le prolongement de toute une tradition théâtrale de la marionnette, des automates. Ça ramène à l'enfance... Je reste curieuse de ces moments participatifs, mais ce n'était pas notre but initial. Personnellement, je reste attachée aux représentations silencieuses, parce que je trouve que cela ajoute une touche supplémentaire de mystère et d'étrangeté, tout en révélant l'artifice, le grand leurre de l'intelligence artificielle. Ça en dit beaucoup sur le phénomène d'avoir ce robot qui semble parler seul. C'est finalement très tragique.

Mais j'ai néanmoins appris à réfléchir à l'effet participatif inhérent au projet. Et j'ai hâte de voir comment up-dater selon les représentations en tournée. On fait toujours des mises à jour avec Sasha à ce sujet. Un spectacle n'est jamais fini et se révèle toujours. Heureusement... ■



**THÉÂTRE
DE LIÈGE**
THÉÂTRE D'EUROPE

CONTACTS

Audrey BROOKING

Directrice de la programmation et de la diffusion
a.brooking@theatredeliege.be
+32 489 75 77 52

Emy DOCQUIER

Chargée de diffusion
e.docquier@theatredeliege.be
+32 4 344 71 98

Elisa WEYMIENS

Chargée de production et d'administration des tournées
e.weymiens@theatredeliege.be
+32 4 344 71 79

www.theatredeliege.be